Raphaël DRAÏ, Le mythe de la Loi du Talion

Nouvelle édition. Préface du Grand Rabbin Daniel Dahan, Paris, Hermann Éditeurs, 2017, 241 p.

Daniel Vidal

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/assr/44816>

DOI : 10.4000/assr.44816

ISSN : 1777-5825

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2018

Pagination : 273-275

ISSN : 0335-5985

Référence électronique

Daniel Vidal, « Raphaël DRAÏ, Le mythe de la Loi du Talion », *Archives de sciences sociales des religions* [En ligne], 184 | octobre-décembre 2018, mis en ligne le 01 décembre 2018, consulté le 11 janvier 2022. URL : <http://journals.openedition.org/assr/44816> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/assr.44816>

Ce document a été généré automatiquement le 11 janvier 2022.

© Archives de sciences sociales des religions

Raphaël DRAÏ, Le mythe de la Loi du Talion

Nouvelle édition. Préface du Grand Rabbin Daniel Dahan, Paris, Hermann Éditeurs, 2017, 241 p.

Daniel Vidal

RÉFÉRENCE

Raphaël DRAÏ, Le mythe de la Loi du Talion, Nouvelle édition. Préface du Grand Rabbin Daniel Dahan, Paris, Hermann Éditeurs, 2017, 241 p.

- 1 Pour l'extrême importance de l'analyse et la méditation consacrées à la « loi du talion » dans la symbolique juive, que Raphaël Draï considère comme un mythe à déconstruire radicalement, cette nouvelle édition de l'ouvrage publié en 1996 (éd. Anthropos) s'imposait : elle fait revivre en toutes leurs promesses l'argumentaire et la conceptualité de l'auteur qui, depuis *Identité juive, identité humaine* (1995), *Freud et Moïse. Psychanalyse, loi juive et pouvoir* (1997) jusqu'à *La Torah, la législation de Dieu* (2000) et les cinq volumes des *Topiques sinaïtiques* (Hermann, 2013), n'a cessé d'interroger le fondement de la Loi sociale en contrepoint des pulsions humaines trop humaines, et sous condition impérative de leur nécessaire déplacement/dépassement. Trop de contresens, en effet, trop de lectures erronées, trop de dévoiements de sens et de paroles, ont tenté de légitimer trop de désastres sur le peuple juif retournés, pour que cette « loi » puisse être enfin interrogée dans son illusoire évidence. Pour mener à bien cette entreprise de démontage d'un schème d'apparence aussi simple (*œil pour œil*), il ne suffisait pas de souligner la charge mortifère dont il fut porteur au long de l'histoire de la diaspora juive, et à son détriment, non plus que de dénoncer la fabrication de l'identité juive à partir de cette inscription de la vengeance brute au cœur de la société. Il fallait en venir, comme il est de règle en cette langue et en cette culture, à la racine des mots, la valence des verbes, la valeur et le nombre des syllabes et des lettres même. Alors un paysage entièrement neuf lentement se dévoile, où se joue l'avènement de la

création contre la « culture de mort » dont la loi du talion est le vecteur le plus significatif.

- 2 La mythe du talion repose, et cela fait sa force et sa contrainte, sur la « naturalité » de la vengeance, de la « rétorsion immédiate », sur la rancune. Dans le droit hébraïque, et parce qu'il est, justement, le Droit, « le talion n'a jamais force de loi ». Il n'est de droit, et de Loi, que sous condition de sortir de cet état de nature dont le talion témoigne. L'analyse de l'auteur revient en plusieurs endroits, sur cette condition essentielle de la vie sociale, sa culture, sa pérennité : la lutte contre cette culture de mort que Freud, l'identifiant au talion, place « au centre de la psyché humaine ». Le talion, écrit l'auteur, « déporte le droit du côté de l'inconscient et de la violence juridiquement masquée ». On voit que l'enjeu en quelque sorte civilisationnel, ou, plus simplement, le défi auquel est confrontée toute société, pour faire, précisément « société », est de contrôler en permanence ces zones d'incertitude par où affleurent les sollicitations et les fascinations de cette culture mortifère. Il ne s'agit pas, dans l'interprétation de R. Draï, de proposer une psychanalyse sociale, et de fonder la société sur la seule base de ce défi et de cet enjeu, mais de prendre pleinement en compte l'intrication du psychique et du juridique. C'est parce que le talion « reproduit la pulsion de mort en la faisant passer pour la loi », qu'il faut arracher cette loi, la Loi, à la mort, en ouvrant l'accès au symbolique. À la parole. Passer, demande l'auteur, du « réel » au « symbolique », du talion et de sa violence pulsionnelle, au fondement même de la « créativité », cette « norme suprême, cette obligation originaire », dont le nom de Dieu n'est que « la garantie ». Durkheim ne pourrait mieux dire.
- 3 Sodome et Gomorrhe peuvent servir ici de modèles à l'état pur, si l'on peut dire, des « intentionnalités perverses, paroxystiques », qui les déportaient hors des chemins qui sont itinéraires d'histoire : cités « en carence d'historicité » note l'auteur, qui propose une véritable « anthropologie de la perversité ». Où les corps, « vecteurs de créativité », sont « désorientés » et s'inversent en « instruments de destruction » ; où la terre, interdite à tout passant « barbare », entraîne le « pourrissement » de l'humanité qui s'y installe. Là triomphe la loi du talion, par quoi le droit est investi par la pulsion de mort. Pour détourner l'histoire de « l'ornière du talion », pour qu'elle puisse véritablement s'engager comme processus, il faut, en toute logique, qu'un procès se déroule. Qu'un langage s'y énonce, qui oppose la parole et les « champs de possibles » qu'elle ouvre, à la mécanique de la vengeance et au rapport de pur antagonisme qu'elle suppose. Alors le droit est bien « condition de la création », dès lors qu'il « insère toute la société dans le sens du vivant ». Et ceci est affaire de langage, de transaction, d'interlocution, au fondement de la vie sociale. « Commandements », qui ne sont pas des injonctions autoritaires, mais qu'il faut entendre comme *paroles*. Comme formes « dialogales », qui permettent au commentaire de la Torah d'assimiler la loi « à une augmentation de la clarté ». Tout s'enchaîne alors, les visages en face à face sont en position « d'écoute et de mutuelle reconnaissance », autrui s'expérimente comme condition de « coexistence et de concitoyenneté ». À l'inverse d'une « théologie du ressentiment et de la haine », le droit se fonde sur une éthique de la responsabilité, Si la faute demande bien une « réparation », celle-ci ne doit pas être « collective et indifférenciée », mais toujours « personnelle » et respectant le principe de transaction. Il va de soi qu'en ce procès, un tiers (juge, *dayan*) est toujours inclus. Une seule exigence : maintenir le rapport social comme fondement de la « créativité », en quoi il convient de nommer la société, cet « être » continûment renaissant. Le juge, et le tribunal (*targoum*) au nom duquel il

parle, sont garants de cette maintenance, de cette création indéfiniment recommencée, que la loi du talion met en péril. Il faut pour cela qu'entre l'homme et la Loi s'interpose « une zone intermédiaire », une « aire médiatrice » où puissent se délibérer les jugements et les sentences. Où le *droit* (*din*) se dit en même temps que ce que l'auteur appelle la *bénévolence* (*hatov*), cette prise en compte de la personne contractante comme *sujet personnel*.

- 4 Pour déconstruire aussi entièrement le schème organisateur du talion, et pour instaurer l'ordre de la Loi, fondatrice de la société humaine, il faut pénétrer en l'intimité du texte, dans l'économie de la lettre qui l'énonce : dans la signification profonde de cette formule à l'emporte-sens : *œil pour œil – âin tah'at âin*. Qu'en est-il de ce *pour*, qu'en est-il de ce *tah'at* ? À prendre le sens de la lettre « à l'aurore de sa signification », selon la formule lumineuse de l'auteur, il ne s'agit aucunement d'une conjonction d'équivalence matérielle, mais d'une injonction de *remplacement*, de *compensation*. De substitution d'une valeur à une autre. D'accès à un monde « ouvert et dynamique » qui subvertit totalement l'univers clos du talion où n'opèrent que des relations d'antagonisme radical. Et à l'infini reproductible, vouant les générations à un destin de malédiction. C'est à ce destin qu'échappe la société fondée sur l'univers pluriel de la loi, quand les relations à autrui s'inscrivent « dans le monde tangible des interactions, des heurts et des conflits ». Rien, donc, d'un monde pacifié, mais au contraire un monde où la pulsion de mort cède continûment la place à l'avènement de l'histoire proprement humaine. Un monde où, comme le rappelle Raphaël Draï, dans l'héritage de Freud, « Là où le ça était, doit advenir le je ».